Document generated on 10/12/2024 3:18 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

La ville la plus élégante d'Espagne

Christine Monot

Number 164, Winter 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93783ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Monot, C. (2020). La ville la plus élégante d'Espagne. *Moebius*, (164), 71–73.

Tous droits réservés © Moebius, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La ville la plus élégante d'Espagne

Christine Monot

On pouvait dire de Juanito qu'il conduisait comme il respirait. Des années sur la route, à parcourir d'un bout à l'autre le nord du pays dans un camion frigorifique avec sa cargaison de produits de la mer. Ce soir-là, la lumière finissante éclairait son visage – les cheveux tirant vers le blond, les yeux et la peau clairs. Il ne pensait à rien lorsqu'au dernier moment il a aperçu la jeune autostoppeuse à la station-service. Juanito aimait la compagnie des femmes même si ses manières et les inflexions de sa voix laissaient imaginer son inclination pour l'autre bord.

Lorsque la jeune fille est montée dans le camion, il s'est souvenu d'un rêve où il s'était vu en femme et pendant un instant le visage de la femme du rêve et le visage de la jeune fille se sont confondus dans son esprit.

Très naturellement, ils se sont mis à parler tandis que défilaient les poteaux électriques et les voies du chemin de fer. Le soleil continuait à descendre. La cabine de Juanito était extraordinairement propre pour une cabine de camion de longs parcours et sentait le linge fraîchement lavé. Comme chez les vieilles filles, chaque objet semblait y avoir sa place.

Tout en écoutant des boleros de sa collection de cassettes, ils ont parlé de la mer, de la tombée du jour, des villes où ils avaient vécu, de l'amitié, des vaches, de la jeunesse, des accidents d'avion et des bals de village. Puis la nuit est venue ; ils traversaient une grande forêt et c'était février.

Plus tard, pour satisfaire un besoin naturel, Juanito a garé le camion sur le bas-côté et en est descendu en sifflotant. Quelques minutes après, quand il est remonté et s'est réinstallé au volant, il semblait un autre homme, le visage fermé, l'air absent, le regard perdu. Il lui a offert un bonbon à la menthe, a éteint la musique et mis de l'ordre sur le tableau de bord. Puis, se tournant résolument vers elle, il lui a demandé un baiser qu'elle lui a refusé. De même pour les galipettes sur la couchette. Tandis qu'il insistait et que ses mains se tordaient, elle faisait non de la tête et riait à moitié en rejetant, une à une, toutes ses propositions. Les yeux de Juanito la fixaient, suppliants et capricieux, et son cou ondulait, mais elle continuait à refuser ses avances, à présent avec des arguments.

Alors brusquement, le visage de Juanito s'est apaisé et d'un ton déterminé, il lui a annoncé ses intentions : il allait satisfaire lui-même son désir. S'installant confortablement sur la large banquette, d'un geste décidé, il a baissé son pantalon, sorti de la portière un petit mouchoir blanc et mis la main à la pâte.

La jeune fille a allumé une cigarette. Tandis qu'il gémissait en prononçant doucement son nom, elle suivait du regard le reflet des phares des automobiles sur les bandes blanches de la route et le balancement de la figurine en habit régional qui pendait du rétroviseur. Dehors, le vent s'engouffrait entre les branches, les arbustes se courbaient et elle avait fini sa cigarette. Ce ne serait plus très long.

Enfin, après un silence un peu désarmant, Juanito s'est relevé. Ils sont restés un long moment sans rien dire. Par instants, les phares illuminaient leur visage, ils ne se regardaient plus. Puis elle a fini par demander s'ils repartaient. En mettant le moteur en marche, il a dit à son tour d'une voix rauque : On est toujours amis, non ? Bien sûr, a-t-elle répondu en allumant une autre cigarette. Juanito ne fumait pas – c'était mauvais pour la peau –, il a démarré et le camion a repris sa route.

À présent, la jeune fille se gardait bien d'engager la conversation, car Juanito n'était plus d'humeur à converser. Il était comme somnambule, les yeux rivés sur la route, sur les lignes très blanches. Elle a déclaré qu'elle adorait voyager en camion la nuit. Juanito a répété : C'est vrai que tu ne m'en veux pas ? Elle a ri en lui demandant un autre bonbon à la menthe.

Quelques kilomètres plus loin, leurs chemins allaient se séparer. Juanito, qui avait retrouvé son naturel bavard, a déclaré : En Espagne, les villes dont le nom commence par un S sont les plus belles, Sevilla, Salamanca, San Sebastián, Santiago, Segovia et bien sûr la sienne, Santander, la ville la plus élégante d'Espagne. Mais ils arrivaient à un grand carrefour.

Ils sont descendus dans le noir et Juanito a arrêté un camion de déménagement. Elle serait vite arrivée. L'autre camionneur allait l'emmener jusqu'à sa destination et elle n'avait pas de soucis à se faire, car Juanito avait raconté au chauffeur qu'elle était sa nièce qui rentrait chez ses parents. Elle pouvait être tranquille. De l'arrière du camion, Juanito a appelé la jeune fille et, sans la regarder, il lui a tendu un sac.

À l'intérieur, comme il l'aurait fait pour sa nièce, il avait mis trois poissons.